

LOU MALAVAL

DEPOSER LES LARMES

GUNTEN

À mes enfants,

*«J'ai toujours ton cœur avec moi
Je le garde dans mon cœur
Sans lui, jamais je ne suis
Là où je vais, tu vas ma chère
Et tout ce que je fais par moi-même,
Est ton fait, ma chérie.
Je ne crains pas le destin
Car tu es à jamais le mien, ma douce.
Je ne veux pas d'autre monde
Car, ma magnifique,
Tu es mon monde, en vrai.
C'est le secret profond que nul ne connaît.
C'est la racine de la racine,
Le bourgeon du bourgeon
Et le ciel du ciel d'un arbre appelé Vie
Qui croît plus haut que l'âme ne saurait l'espérer
Ou l'esprit le cacher.
C'est la merveille qui maintient les étoiles éparses.
Je garde ton cœur, je l'ai dans mon cœur.»*

Edward Estlin Cummings (1894-1962)

*J'ai toujours ton cœur avec moi
(I Carry Your Heart With Me, 1958)*

Couverture : ©Depositphotos Inc./Irina_Oksenoyd
Droit licence : № 134184194

© GUNTEN, 2018
<http://www.editionsgunten.com>
ISBN : 978-2-36682-182.6

*A mon mari et son amour immuable,
A ma famille
et A mes amis pour leur soutien indéfectible*

«J'ai beau me dire
Qu'il faut du temps
J'ai beau l'écrire
Si noir sur blanc
Quoi que je fasse
Où que je sois
Rien ne t'efface
Je pense à toi

...

Et quoi que j'apprenne
Je ne sais pas
Pourquoi je saigne
Et pas toi»

Pas toi-

Jean-Jacques Goldman

Prologue

«Bande de cons, vous n'êtes plus mes parents, je n'ai plus de frère.»

Le verdict tombe !

Le monde s'effondre ! Mon monde ! Notre monde ! Celui que nous avons construit au fil des ans avec notre amour. Ces mots effroyables entrent dans notre existence tel un tsunami dévastant tout sur son passage. Ces mots intolérables bouleversent notre vie, notre famille.

Toutes nos croyances se brisent. Une insidieuse et douloureuse fracture détraquera toute notre vie.

Aucune justice. Cette dernière vient de nous juger par un texte donnant toutes les armes à notre enfant manipulé par un tiers sans morale. Notre fille use ainsi de ce droit que la loi lui apporte sur un plateau d'argent, s'offrant le luxe d'un invincible allié. Elle dresse son glaive sur nos têtes, prêt à nous abattre et elle pisse sur ses devoirs envers nous, père et mère, dont la douleur de la perte de notre angelot nous anéantit à jamais.

Je me sens destituée de mon statut de mère. Nous sommes bannis derrière une étiquette de mauvais parents

grâce à une justice qui ne conforte et n'écoute que l'enfant, l'enfant d'aujourd'hui, l'enfant-roi, celui qui a tous les droits et aucune obligation, laissant aux parents ce seul goût insipide.

Nous n'aurons de cesse de crier au respect de notre légitimité pour qu'elle soit enfin reconnue juridiquement, dans la mesure où nous nous contentons de peu.

Existe-t-il une loi dans ce monde qui protège les parents de leur enfant jeune adulte ?

Alors d'angoissantes questions se dressent et restent en suspens dans l'attente de réponses dont nous sommes assoiffés. Quand avons-nous échoué ? Avons-nous véritablement failli ? Qu'avons-nous fait pour manquer à ce point ce chapitre de notre vie ?

Je cherche, je nous remets en question, j'interroge mes souvenirs, un indice qui aurait pu nous alerter, des éléments qui auraient pu nous alarmer sur ces événements effroyables. Que je puisse apporter une réponse au pourquoi des insultes et diffamations de notre fille à notre égard et des mensonges sur son enfance ! Ou des éléments qui pourraient révéler les raisons de sa haine envers nous, ses parents, et son frère, Victor, et qui puissent nous éclairer sur l'obsession qu'elle porte à l'endroit de notre dernière, notre petite Fleur.

Si le désespoir s'empare de nous, c'est pour mieux comprendre que notre fille est sous l'emprise d'une manipulatrice : L'Autre, cette « Vampiresa », cette dévoreuse d'enfants qui chaque soir absorbe la sève de notre fille à notre insu, à l'affût d'une faille pour s'immiscer, jour après jour, dans son existence telle une ombre maléfique. Elle s'empare de son âme et nous vole notre enfant. Et

cette brèche, elle la trouve facilement dans la vulnérabilité d'une adolescente de seize ans, une proie facile. Sans scrupule, elle s'y fraie un passage, déchirant violemment notre famille.

Il ne s'agit pas d'une grave crise d'adolescence avec ses dérives. Si crise d'adolescence existe chez notre fille, elle reste minime et le dialogue est présent. Notre fille n'a jamais manqué de rien que ce soit matériellement ou affectivement. Elle ne s'entend pas avec son frère comme c'est le cas de beaucoup de fratries, comme les enfants de nos amis, mais parfois ils savent se retrouver. Notre modèle éducatif, sans être totalitaire, comporte des bases saines. Nous venons de familles sans complications, ni tiraillement, familles où amour et soutien règnent et c'est sur ce modèle que nous avons construit notre foyer en y ajoutant une vraie volonté de compréhension liée aux changements d'époque. Mais connaissons-nous vraiment nos enfants ?

Ils construisent auprès de nous leur nature, leur identité future quelle que soit leur éducation, mais, croyons-nous les connaître ?

Alors si les arguments de notre fille nous renseignent au fil des années, est-ce en réponse à sa propre personnalité que je pourrais découvrir ? Ou alors s'agit-il d'une mauvaise rencontre ?

Et si tous les éléments s'étaient réunis pour que ce cauchemar ait lieu.

Chapitre 1

«J'ignore pourquoi j'ai agi ainsi, brusquement. Je suis si vulnérable, cependant je suis devenue celle que je suis. Je ne veux plus être Elle. Cela ne me ressemble absolument pas. Aujourd'hui, tout a changé, une nouvelle vie a fait surface.

J'ai oublié de me présenter, je m'appelle Pierrine.

J'ai une petite sœur que j'aime beaucoup! C'est ma pierre précieuse, un diamant rare.

J'aime m'évader et voir un autre monde totalement différent de la réalité.

Je suis majeure.

Je sais ce que je veux, mais parfois j'hésite.

Je me fais un film si tu ne réponds pas à mon texto dans les trente secondes.

Je suis parano.

Je suis grande et je mets des talons même si je ne sais pas marcher avec.

J'inclus un, voire deux gros mots par phrase. Oui, c'est mon côté insoumis.

Je me lisse les cheveux une ou deux fois par jour.

Je suis amoureuse et fiancée.

*Je n'aime pas la pluie, ça fait friser mes cheveux.
J'aime le vent quand son souffle caresse mon visage.
Je suis la reine des chieuses !*

Je suis colérique, maladivement jalouse, possessive et j'en passe.

Je souris chaque jour à m'en décrocher la mâchoire même si par moments, c'est dur, alors je me dis : vis ta vie comme elle se présente et ne regrette rien.»

Ce mardi 27 septembre 2011 est un jour fatidique qui annonce l'apocalypse, notre fin du monde où le livre des révélations sur la véritable nature de notre fille s'ouvre pour la première fois à nous.

Pierrine est partie deux jours après celui de ses dix-huit ans. Elle dit «à ce soir» à son père qui la dépose, le matin, devant son lycée professionnel.

Je suis au bureau, sur mon lieu de travail, une agence immobilière. Il est environ treize heures. Par habitude ou pressentant l'événement, j'ouvre mon téléphone mobile.

Un texto de ma fille :

«Ne m'attendez pas. Ça fait plus d'un an que j'ai dit que je partirais à mes 18 ans. Vous n'avez rien fait pour me retenir. Je n'accepte pas de voir Gabriel une fois par mois en ville pendant quatre heures.

À la maison, j'étouffe, il n'y en a que pour Victor. Vous n'avez jamais aimé Gabriel et vous avez tout fait pour que je le quitte ou qu'il me quitte. Je ne supporte plus de vivre avec vous comme ça. Ce n'est pas la peine de venir me chercher, mon choix a été pris depuis l'année dernière. Je prévient la gendarmerie, ce n'est ni une fugue ni un enlèvement. Les clés de la maison sont dans

la boîte aux lettres et vous devez me renvoyer ma carte vitale, vous savez où. J'envverrai la carte SIM et ce n'est pas la peine de m'envoyer des SMS.»

Les premiers mots me giflent, je n'arrive pas à continuer ma lecture. Ce n'est pas possible, ce n'est pas ma fille, ce n'est pas mon enfant qui m'envoie ces propos. Il s'agit de quelqu'un d'autre, sûrement. Mon cœur défaille, je deviens blême et je chancelle. Un gouffre s'ouvre sous mes pieds et m'absorbe, je me perds dans ce trou noir, je me noie. Je ne suis plus là. Mon esprit s'est envolé totalement affolé. Je tremble et mon corps est privé de tout contrôle. Je ne maîtrise pas mes pleurs et je cours à la recherche de Fabien, mon mari, mon épaule, mon soutien. Nous travaillons ensemble. Je ne sais plus ce que je dois faire. Je ne vois plus rien sinon ce rideau de larmes qui m'enferme dans cette douleur fulgurante. Nous sommes venus avec deux voitures. Il ne veut pas que je conduise, mais je le rassure.

Nous partons à la maison. Non ! Avant à la gendarmerie. Seule dans la voiture, je gémiss et vomis ma détresse insoutenable. La frayeur au bord de mes lèvres défaillantes, je hurle en pleurant. Je suis le monospace Citroën que conduit Fabien. Je ne vois plus la route ni les rues. Je ne remarque pas les berges de la Maine, ni la traversée du pont de Verdun. Je n'observe que la voiture devant moi. Que nous arrive-t-il ?

Elle ne nous a jamais dit qu'elle partirait à ses dix-huit ans, bien au contraire. Durant son séjour le mois dernier chez ses grands-parents, elle m'envoie des textos de tendresse, une jeune fille affective. C'est mon enfant. Nous nous souhaitons bonne nuit chaque soir. Elle manque

d'argent de poche, nous y remédions immédiatement. C'est notre enfant.

Les gendarmes ne peuvent rien pour nous. Même fragile, elle est désormais majeure. Plus rien, aucune loi pour ramener notre fille à la maison et à la raison, ou la libérer d'une quelconque emprise. Nous sommes seuls devant notre désespoir, abandonnés par notre fille, délaissés par les soldats de la loi.

À la maison, sur la table de la cuisine, elle a laissé une lettre. Sa lettre d'adieu :

«Je suis partie pour les raisons suivantes : Je ne supporte plus de voir Gabriel une seule fois par mois. Je veux faire les études qui me plaisent et pas celles que vous voulez.

Marre que l'on décide tout à ma place sans jamais me demander ce que je souhaite.

Marre que mes parents et mon frère insultent Gabriel et moi. De la sorte, vous me rejetez et vous ne nous aimez pas. Je ne peux pas vivre avec des personnes qui ne m'aiment pas.

Marre que l'on m'interdise d'aimer des personnes que vous ne voulez pas.

Ce n'est pas la peine de venir me chercher, car ma décision est prise avec tout le mal que vous m'avez fait.

Je pars.

Pierrine.

PS: Prière de me renvoyer ma carte vitale.»

C'est frappant, elle n'a pas pu écrire cela d'elle-même. L'écriture propre et appliquée atteste une dictée ou une préparation. Seul le post-scriptum a été rajouté dans la

précipitation. Notre fille n'aurait pas listé avec tant de précision ce qu'elle doit emporter comme une carte vitale. Un de ses professeurs nous confirmera plus tard que notre impression était la bonne. Cette lettre lui a été dictée sous l'emprise de l'Autre.

Une de ses anciennes amies nous confiera :

—Ne le prenez pas mal, mais Pierrine est très naïve. Je l'aime bien, mais souvent elle ne comprend pas ce qu'on lui dit. Je vais vous dire, même moi qui ai plutôt la tête sur les épaules, je n'aurai pas pensé à prendre mon carnet de santé en partant.

Nous montons dans sa chambre totalement désertée. Son dressing est dépouillé ; ses étagères sont dégarnies sans sa chaîne stéréo ; son bureau est débarrassé de ses cahiers ; son ordinateur est en deuil. Il ne reste que les cadeaux que nous lui avons offerts. Je cours dans la chambre de Fleur. Sur son lit en hauteur, une lettre de Pierrine et un présent d'abandon : un ours en peluche. Mes mains se crispent sur la barre en bois du lit, je m'y accroche comme si le sol s'ouvrait pour m'engloutir. La douleur me brûle, me consume, envahit ma tête prête à exploser dans ce sombre désespoir qui déchire mon cœur. Je suis incapable de résister devant cette trahison. Je gémiss et ma plainte est une litanie désespérée. Je ne domine plus mes pleurs qui me secouent. Je m'accroche à ce lit que je bouscule de plus en plus fort. Je pousse alors un long cri perçant et prolongé, telle une bête sauvage à l'agonie. Des hurlements effroyables expriment ma cruelle souffrance. Ma force est telle que je bascule le lit en hauteur et je le heurte à plusieurs reprises contre le mur. Je ne sens pas la présence de Fabien, ni ses bras qui s'agitent

et me retiennent. Je me débats telle une forcenée. Il m'agrippe par les avant-bras en me secouant. Plus tard, j'y découvrirai de gros hématomes. Je suis dans le brouillard et je ne l'entends pas. Je tombe. Je m'écroule. J'ai mal au plus profond de moi. À terre, recroquevillée sur moi-même, je m'abandonne désespérée à mes sanglots, à mon calvaire. J'ai perdu ma fille.

Emporté par ce déchirement qui se traduit par la colère, Fabien repousse violemment la porte contre le mur. La poignée heurte le placoplâtre créant un gros enfoncement. Dans la chambre de notre petite dernière, témoin de notre violente épreuve, nous sommes des parents sacrifiés par leur fille mécontente, confrontés à une réalité dont nous avons ignoré l'existence.

Commence alors un long combat. L'incompréhension et la douleur s'acharnent sous nos pieds à chaque pas. C'est un poignard enfoncé profondément dans notre cœur et c'est notre fille qui tient cette arme terrible, qui nous blesse, qui nous torture, qui nous souille, qui nous écrase tels d'infâmes insectes. C'est notre propre enfant qui nous saigne, l'enfant que nous avons conçu dans l'amour, que j'ai porté avec désir ; notre enfant qui est né dans les douleurs ; notre enfant que nous avons eu si peur de perdre à la naissance ; notre enfant que nous avons choyé, que nous avons élevé avec tout notre amour. C'est notre enfant qui aujourd'hui nous assassine, qui nous traite de mauvais parents. Cela ne peut être réel.

Ce mardi 27 septembre 2011, la famille Hubert que je nomme « les autres » s'est introduite en notre domicile et en notre absence, tel de vils malfaiteurs, et ont démenagé les affaires de Pierrine dans des sacs-poubelles.

Rien n'aurait pu nous faire suspecter son départ. Trois jours auparavant, Pierrine émet le souhait de se faire percer les oreilles pour la seconde fois. Malheureusement, le bijoutier exige le livret de famille ou sa carte d'identité pour l'autoriser. Pierrine insiste, je lui confirme que nous reviendrons dans la semaine, mais dans la semaine, elle n'est plus là. Le dimanche, nous parlons du jour de sa naissance, sa première grande aventure dans ce monde. Elle écoute et me sourit, mais pour le prochain, elle ne sera plus là.

— Quel gâteau veux-tu pour ton anniversaire ?

— Je ne sais pas, n'importe.

— C'est ton anniversaire, c'est toi qui choisis.

— Un mille-feuille alors.

Quelques mois plus tôt, avec Fabien, nous avons pensé célébrer ses dix-huit ans dans un restaurant avec la famille. Et puis, les événements nous ont fait douter, comme si inconsciemment, nous avions senti l'épreuve surgir. Nous devons fêter son anniversaire le week-end qui arrive. Mais elle sait qu'elle ne sera plus là. Nous n'avons jamais célébré son dix-huitième anniversaire, elle n'était plus là. Plus là.

Un mois auparavant, nous discutons sur la terrasse en compagnie de ma sœur France, sa marraine. Je lui explique que tout va bien, car Pierrine semble comprendre nos appréhensions quant à Mme Hubert.

— Nous n'avons aucun grief contre Gabriel et Pierrine sait que nous n'empêchons pas ses relations avec lui. Mais Mme Hubert nous a menacés et insultés. En conséquence, nous ne voulons plus de contact avec ce genre de personne.

Pierrine ne dit mot, mais acquiesce d'un geste de la tête tout en pianotant sur son smartphone. Je suis rassurée, enfin j'essaie de croire qu'elle a conscience de notre position vis-à-vis de cette personne, celle de mettre en sécurité notre famille.

Victor est grand, il a quatorze ans. Il connaît la situation : les problèmes qui nous bouleversent depuis un an et demi. Fleur n'a que dix ans. Elle ne dit rien. Mon état les effraie sûrement, mais je ne sais pas lutter, ni taire la douleur qui brûle mon cœur et mon esprit.

Fabien s'apprête. Il est vingt heures. Il s'arme d'une batte. Je m'accroche à lui en pleurant.

—N'y va pas, s'il te plaît, n'y va pas.

J'imagine le pire. Un acte de colère qui peut faire exploser le reste de notre famille.

—Victor, occupe-toi de ta mère.

Mon fils ne sait que faire. Dans son regard, je lis son hésitation, mais je vois aussi qu'il comprend son père. Ne dira-t-il pas quelques mois après à propos de sa sœur :

«Si je la croise dans la rue, je lui pète la gueule.»

Je ne cesse de m'accrocher comme une sangsue à mon mari pour l'empêcher de partir là-bas, à Saumur où notre fille a fui chez ces gens, chez les autres. J'ai si peur de ce qu'il pourrait faire sur le coup du désespoir. Après plusieurs minutes angoissantes, il cède à mes supplications, je suis rassurée. Mais je sais que les jours à venir seront l'aube de notre abîme et plus rien ne sera comme avant.

Chapitre 2

«Maman, je t'aime autant que moi maman. Je t'aime»

J'ai eu une grossesse difficile et les deux autres, qui suivront, le seront également. Mais elle, c'est la première. L'enfant que l'on attend, que l'on espère. Le fruit de notre amour.

Elle est née au début de l'automne, un mois de septembre estival, alors qu'elle aurait dû ouvrir les yeux sur le monde à la fin de cette même saison.

Son terme : 31 semaines et demie. Son poids : 1kg550.

La veille, nous assistons à l'enterrement de mon beau-frère ; un suicide à trente et un ans. Je suis bouleversée et mon mari, Fabien, est ébranlé par la mort de ce frère qui était le plus proche de lui. Mon hypertension se transforme en pré-éclampsie. Dans les couloirs de la maternité de la clinique, Fabien voit passer la couveuse, une petite crevette emmitouflée et tuyautée à l'intérieur. Il pleure. Ils emmènent Pierrine à l'hôpital en néonatalogie. Les médecins nous diront qu'elle a arraché sa sonde dans l'ambulance. Elle exprime déjà ce qui sera son tempérament.

La mort de Pierre a déclenché la naissance de Pierrine.